

pense le jeune homme, je distribuerais à profusion l'immortalité, je ne laisserais jamais mourir un beau corps ni une âme généreuse ; mais qu'est-ce que ce Dieu qui jette dans la même fosse à purin les beaux et les laids, les lâches et les braves, qui pose le pied sur eux, sans distinction, et qui fait de tous de la boue ? Ou bien il n'est pas juste, ou bien il n'est pas tout-puissant, ou bien il ne comprend pas ! Et le jeune homme, le plus souvent sans le savoir, façonne en lui-même, secrètement, un Dieu qui ne déshonore pas son cœur.

— Croyez-vous en l'immortalité de l'âme ? demanda-t-on un jour à Renan ; et lui, prestidigitateur roué : — Je ne vois pas de raison, répondit-il, pour que mon épicier soit immortel. Ni moi. Mais je vois une raison pour que les grandes âmes ne meurent pas quand elles se séparent de leurs corps.

C'est ainsi, blessé, que je suis revenu en Grèce. Des révoltes intellectuelles, des bouleversements spirituels confus, impossibles à décanter, bouillonnaient en moi ; je ne savais pas ce que j'allais faire, je voulais d'abord trouver une réponse, ma réponse, aux questions éternelles et après seulement décider de ce que je deviendrais. Si je ne commence pas, me disais-je, par trouver le but de la vie sur terre, comment pourrai-je m'engager dans l'action ? Et je ne me souciais pas de trouver — je devinais que c'était impossible et vain — quel est objectivement le but de la vie, mais quel était le but que moi, de ma propre initiative, je lui donnais, en accord avec les exigences de mon âme et de mon esprit. Que ç'ait été ou non le véritable but, cela n'avait pas alors pour moi grande importance ; ce qui était important, c'était de trouver, de créer un but qui soit en accord avec moi et ainsi, en le poursuivant, de développer au plus haut degré mes passions et mes capacités. Car je voulais désormais collaborer harmonieusement avec l'univers.

Si ce genre de préoccupations métaphysiques est pour un jeune homme une maladie, j'étais, à cette époque-là, gravement malade.

A Athènes, j'étais dans le désert. Mes amis, les soucis quotidiens de la vie leur avaient desséché l'esprit et le cœur.

— Nous n'avons pas le temps de réfléchir, me disait l'un...

— Nous n'avons pas le temps d'aimer... me disait l'autre.

— Tu t'intéresses au sens de la vie ? me dit un troisième en

riant. Qu'est-ce que tu vas chercher, mon pauvre ami ! Cela m'a fait souvenir de la réponse que m'avait faite un paysan quand je lui avais demandé avec une curiosité anxieuse comment s'appelait l'oiseau bleu qui volait au-dessus de nous ; il m'avait regardé d'un œil narquois : — Qu'est-ce que tu vas chercher, mon pauvre ami ! Il n'est pas bon à manger ! Et un fêtard qui accompagnait mon ami a lancé, l'œil rempli d'une malice goguenarde :

— *Je vais te dire une chanson pleine de bienséance :*

*Chier, manger, boire et péter, voilà la vie de l'homme !*

Et chez les intellectuels c'étaient de petites jalousies, de petites disputes, des cancanes, de la vantardise. Je m'étais mis à écrire, pour pouvoir respirer, pour orienter le cri qui était en moi. Je montais à Dexaméni, où était le grand et dangereux nid de guêpes littéraire, m'asseyais dans un coin, écoutais ; je ne cancanais pas, ne fréquentais pas les tavernes, ne jouais pas aux cartes, j'étais insupportable. Les trois premières tragédies que je nourrissais en moi me faisaient souffrir ; les vers à venir étaient encore de la musique et s'efforçaient de dépasser la rumeur confuse pour devenir parole.